

Yves JEANNERET

INFORMATIC LITERACY : MANIFESTATIONS, CAPTATIONS ET DECEPTIONS DANS LE TEXTE INFORMATISE

Résumé : pour avoir quelque chance d'identifier les nouvelles compétences d'écriture et de lecture exigées par la maîtrise des médias informatisés, il faut analyser l'objet « texte informatisé », afin de repérer sa nouvelle complexité et de faire des hypothèses sur la façon dont il convoque ainsi les pratiques. A partir d'un concept pluridimensionnel du texte, comme objet matériel hétérogène inscrit dans un processus de communication, la permanence des questions, mais aussi les nouvelles articulations entre structures techniques, réalités sémiotiques et éditoriales et modalités d'appropriation sont explorées. Loin des idéologies de la combinatoire libre entre les fragments informationnels, le texte informatisé apparaît comme une construction convoquant des modalités sémiotiques multiples en une construction communicationnelle qui sollicite de plus en plus la lucidité du lecteur et du scripteur et qui produit des effets de pouvoir difficiles à rendre visibles.

Mots-clés : médias informatisés, écrit d'écran, texte, techno-sémiotique, implication de communication, literacy, texte de réseau.

Dans un article sur la mémoire du texte, Emmanuël Souchier évoque le terme anglais *literacy*, qui désigne la capacité de lire et d'écrire¹ – et plus largement, comme dans l'expression *scientific literacy*, une compétence à s'approprier les objets culturels. Qu'en est-il aujourd'hui, y a-t-il une *mediatic literacy* ? Pouvons-nous définir une *compétence textuelle* nouvelle ? Question qui en appelle d'autres : qu'appelle-t-on « texte » aujourd'hui en régime d'informatisation des médias² ? En quoi cette évolution de la forme texte affecte-t-elle les conditions d'appropriation des objets culturels, les compétences du texte ?

Répondre à cette double question est une tâche immense, et il s'agit seulement ici d'identifier quelques points clés de ces nouvelles compétences, que seule une analyse plus concrète de la relation entre objets et pratiques (sémio-ethnologique) peut seule caractériser plus précisément. La morphologie du texte ici évoquée – à

¹ SOUCHIER Emmanuël (1999) « De la lettrure à l'écran : vers une lecture sans mémoire ? » —, *Texte, revue de critique et de théorie littéraire* n° 25/26, « Mnémotechnologies : texte et mémoire », p. 47. Le terme « lettrure », employé au XIIe siècle, semble avoir eu un rôle comparable.

² Pour cette définition des changements médiatiques actuels, contre l'expression « nouvelles technologies », cf. JEANNERET Yves (2000) *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?* Lille : Presses Universitaires du Septentrion, coll. Savoirs mieux.

partir des travaux de quelques chercheurs, qui se sont employés de plusieurs années à penser l'écrit d'écran et de réseau – ne fait qu'esquisser un travail en pleine élaboration.

La question cruciale des compétences textuelles

L'informatique a sa *Légende dorée*, avec prophètes et textes fondateurs. Le prophète des prophètes se nomme Vannevar Bush et le cantique des cantiques est un court article, intitulé « *As We May Think* »³.

Voici la bonne nouvelle. La connexion des médias autorise un fonctionnement mental immédiatement créatif et ouvert, grâce à la libre association. Rien n'est imposé, tout est proposé. *Memex*, le dispositif prodigieux sorti du cerveau de Bush, abolit par magie le modèle du maître, la domination du langage et la clôture de la pensée. On brevète l'invention d'une intelligence latérale, diffusante, collective, radicalement affranchie de toute servitude vis-à-vis de la pensée d'un auteur, d'une substance d'expression ou du raisonnement linéaire. Les fabricants de logiciels s'emploieront à rendre réel ce rêve. Tel est *l'évangile du non-texte*. Non-texte, puisque le multimédia y est défini comme association de ressources (parataxe médiatique) et non construction symbolique⁴.

Peut-on faire de la communication sans structurer de texte ? Ce projet fournit souvent leur idéal aux concepteurs, mais ne résiste pas à l'examen des productions réelles. Les théoriciens de l'hypertexte, loin de liquider le texte, ont retrouvé par d'autres voies les problèmes classiques de la rhétorique⁵ ; l'accès aux données ne signifie rien sans une réécriture de ces données⁶ ; la réalisation pratique de tels dispositifs suppose toute une gestion de la matérialité des signes et de leur hétérogénéité⁷ ; l'interactivité et la logique associative qui sont censées en résulter suscitent

³ BUSH Vannevar (1945) « *As We May Think* » — *Atlantic Monthly* n° 176, p. 101-108. Traduction française dans GUEDON Jean-Claude (1996) *La Planète cyber : internet et le cyberspace*. Paris : Gallimard, coll. Découvertes, p. 98-102. La vulgate la plus répandue explique que Bush avait imaginé l'hypertexte sans le nommer avec le dispositif nommé « Memex » qu'il décrit dans cet article, et que Ted Nelson, lorsqu'il crée le terme « hypertexte » pour qualifier sa propre production, le « Xanadu », met en œuvre les « concepts » imaginés par Bush. La lecture de l'article de Bush montre que ce dernier a simplement formulé le désir de créer un outil d'association de médias totalement ouvert et imaginé que cette association serait, par elle-même, capable de doper l'intelligence humaine en reproduisant le fonctionnement neuronal.

⁴ Voici un exemple de ce type de définition atextuelle : « Le multimédia est une technologie de communication qui tend à rassembler sur des supports de même type l'ensemble des données plurisensorielles (niveau physique) et informatives (niveau logique) » (DURAND A. (1997) *Modélisation moléculaire, vers un nouvel outil d'aide à la conception multimédia*. Thèse, Université de Valenciennes). Entre le physique et le logique, le sémiotique n'a pas de place. Le signe le plus sûr d'un impensé du texte est l'approche du multimédia comme association de plusieurs « médias » (le terme désignant par exemple le son, l'image, les données).

⁵ BRIATTE Katell (1997) « Matériaux pour une rhétorique de l'hypertexte », *Strumenti critici*, n° 85 (489-508).

⁶ DESPRES-LONNET Marie (2000) *Contribution à la conception d'interfaces de consultation de bases de données iconographiques*. Thèse, Université Charles de Gaulle — Lille 3.

⁷ JEANNERET Yves (1999) « Matérialités de l'immatériel : vers une sémiotique du multimédia », — in : M. Heusser, M. Hannoosh, L. Hoek, Ch. Schoell-Glass & D. Scott (éds.) *Text and Visuality — Word and image interactions III* (249-257), actes de la conférence « Word and Image », Dublin, août 1996. Amsterdam-Atlanta : Rodopi.

une gamme infinie de difficultés de lecture, de contextualisation et d'interprétation⁸. Bref : loin de toute « détextualisation », émergent de nouvelles formes du texte, qui mobilisent des formes plus anciennes, tout en exigeant des compétences nouvelles. Mais loin d'être théorisées, ces formes du texte sont masquées par la croyance en une transparence de la culture. Faire apparaître ces besoins de compétences, manifester les exigences de l'*informatic literacy* ou les escamoter, est un enjeu de pouvoir. Car il s'agit bien de ce qui est visible (donc critiquable et susceptible d'apprentissage) ou invisible (donc supposé naturel et évident) dans les nouveaux ordres du texte⁹.

Poser la question du texte mène donc loin de la liberté absolue évoquée plus haut. On peut même défendre l'idée que la contrainte du texte sur le lecteur s'accroît avec les médias informatisés. C'est l'avis de Christian Vandendorpe, qui écrit : « *Comme une page écran suffit à cacher toutes les autres, il est possible à l'auteur de contrôler complètement le cheminement du lecteur et la façon dont il entrera en contact avec le message en ne lui dévoilant que des strates déterminées du texte, selon l'ordre et le rythme de son choix* »¹⁰. C'est ici seulement une provocation, car ce dont il s'agit exactement, ce n'est pas, inversement, d'annoncer la servitude du lecteur, mais de définir les nouveaux espaces de contrainte et de liberté liées à de nouvelles formes de textualisation, et donc de repérer des exigences d'apprentissage et de distance critique.

1 MANIFESTATIONS

Il est donc nécessaire de revenir sur les mutations du texte lui-même. Le texte ne disparaît pas devant l'« hypertexte » (comme les marchés ferment devant les hypermarchés) mais ses conditions de manifestation sont profondément changées. Le besoin du texte comme objet matériel et singulier subsiste, mais la configuration qui définit le texte livresque se défait au bénéfice de rapports nouveaux entre genre, pratique, message et support.

(Re)Penser le texte

Examinons la controverse sur l'*obsolescence* du texte (le terme, emprunté au lexique des informaticiens conquérants, est employé ici à dessein). D'un côté, les acteurs de la « révolution » informatique s'inscrivent en polémique contre la figure auctoriale du texte : cette prétention à l'autonomie, à l'harmonie de l'œuvre, à la cohérence d'un style qui serait « *l'homme même* »¹¹. Ils le font dans la continuité

⁸ BEGUIN Annette (2000) « Entre interactivité et médiation : quelques interrogations sur les usages des nouveaux médias dans l'enseignement » — in : *Pour un élève info-zappeur ou info-lettré ?*, (107-114), actes du 5^e congrès des enseignants documentalistes de l'Éducation nationale, Bordeaux, mars 1999. Paris : Nathan.

⁹ JEANNERET Yves (à paraître) « Du motif de l'intégration à la fabrique de l'évidence, les politiques de l'invisible » — in : JEANNERET Yves et ROELÉNS, Nathalie (éds.) *Imaginaires de l'écran/Screen Imagery*. Paris : L'Harmattan.

¹⁰ VANDENDORPE Christian (1999) *Du papyrus à l'hypertexte : essai sur les mutations du texte et de la lecture*. Paris : La Découverte. p. 184.

¹¹ DUBUISSON Daniel (1996) *Anthropologie poétique : esquisses pour une anthropologie du texte*. Louvain-la-Neuve : Peeters.

de la posture libertaire-pragmatique de bricolage insoumis qui caractérise leur communauté de référence, les *hackers*¹². Et ils créent un état de fait en détruisant bel et bien l'équilibre matériel et social sur lequel reposait cette prétention littéraire, académique, scolaire. D'un autre côté, ils ne peuvent éviter le problème du texte, qu'ils retrouvent sous le nom d'*interface*¹³. Problème qu'on peut formuler ainsi : comment un message, aussi automatisé soit-il, peut-il devenir lisible ?

Je retiendrai ici la définition suivante du texte : le texte est un objet matériel, singulier, complexe, hétérogène ; cet objet repose sur une union intime entre le support et le message ; il repose sur des codes stricts et d'autres plus flous en matière d'assemblage de signes (le texte alphabétique étant un cas particulier) ; il peut être doté de sens par la confrontation à des modèles acquis ; il propose des marques pour une relation énonciative (implication de communication) et des représentations du monde ; tout en définissant ses propres frontières, le texte est ouvert, car il entre en relation, explicite ou non, avec d'autres textes.

Chacun des traits de cette définition reste essentiel dans le cas des médias informatisés : aussi un certain nombre de savoirs et savoir-faire restent-ils indispensables aujourd'hui pour appréhender de façon consciente les écrits d'écran et de réseau. L'arrivée des médias informatisés demande donc avant tout une conscience plus claire de compétences anciennes.

L'objet-texte autorise une série de définitions qu'une étude plus consciente de ces objets peut transposer à de nouveaux supports :

- L'objet-texte est *un support matériel portant des formes interprétables*. Tout objet culturel circule sur un support matériel, offert au regard de l'homme, mis à distance pour être interprété, et ceci, en « cyberculture » comme en « galaxie Gutenberg ». Le texte est donc un objet à la fois technique et sémiotique¹⁴, un objet fabriqué par l'homme, utilisant et imposant les propriétés d'un support pour fournir des substances et des formes à l'expression. C'est un type particulier d'objet matériel, qui actualise des signes, des codes, des conventions documentaires, des régimes culturels. Le couple techno-sémiotique ainsi constitué permet ou exclut divers circuits et pratiques culturels : autorité, appropriation, diffusion, mémorisation, archivage, modification, inscription, reprise, hybridation¹⁵, etc.

- En raison de ce lien permanent entre la matérialité de son support et l'économie de son organisation signifiante, l'objet-texte est toujours *un objet complexe sur le plan sémiotique*, relevant de plusieurs systèmes de signes reliés les uns aux autres en une configuration. En particulier, le texte écrit combine un ensemble composite de codes, associés dans un espace « scripto-visuel »¹⁶, ce qui signifie que l'ensemble des signes qu'il donne à déchiffrer sont régis comme en surplomb par un

¹² AURAY Nicolas (2000) *Politique de l'informatique et de l'information : les pionniers de la nouvelle frontière électronique*. Thèse, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

¹³ DESPRES-LONNET Marie *Op. cit.*

¹⁴ Dans sa thèse, Valérie Jeanne-Perrier concrétise cette approche par le terme d'« objet technique textuel » (JEANNE-PERRIER Valérie (2000) *La Presse et l'internet : le devenir de la relation lecteur-journal*. Thèse, Université Paris IV, CELSA).

¹⁵ Cette analyse est développée, à propos du cas de l'écriture commentée dans la première partie de *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?*, JEANNERET Yves *Op. cit.*

¹⁶ JACOBI Daniel (1987) *Textes et images de la vulgarisation scientifique*. Bruxelles : Peter Lang

système signifiant plus général qui définit l'« image du texte »¹⁷, l'organisation des espaces de lecture. Le texte alphabétique « classique », tel qu'il apparaît par exemple dans les éditions de textes littéraires (texte polysémiotique mais dédié à la mise en évidence du seul discours), n'est qu'une figure possible du texte tel qu'il est entendu ici, la textualité offrant une gamme beaucoup plus large de constructions intersémiotiques.

- Dans un même régime technique (par exemple l'écrit imprimé sur papier) le texte existe sous *des formes multiples*, qui spécifient les possibilités les plus générales du support. Il n'y a pas d'« écrit papier » en général. Certaines des formes de l'écrit imprimé empruntent leur économie majeure à la double page du « codex ». D'autres, comme la fiche ou l'affiche, correspondent à une exploitation très différente des conventions de la page et des capacités d'inscription de la feuille. Et les écrits qui exploitent la double page sont dans leur fonctionnement sémiotique très différents, depuis le texte « coulé » dans la continuité des pages, comme celui de la « collection blanche » jusqu'à la mosaïque de micro-textes de la presse, en passant par la fragmentation des pages de dictionnaire.

- La *singularité du texte comme implication de communication* est indispensable au processus de communication. Chaque texte réellement produit, diffusé, lu, est une configuration singulière, proposant une logique de lecture et une implication de communication¹⁸ ; toutefois, la singularité de cet objet renvoie à des modèles souples et combinables, issus d'une histoire, dont la reconnaissance est indispensable à l'acte de lecture. Le texte pris comme objet communicationnel (ce qui est essentiel pour qu'il signifie) désigne donc deux horizons, celui de modèles plus généraux et reconnaissables, celui d'une actualisation toujours particulière, transformée et impure de ces modèles. Car loin d'être la simple reproduction d'une discipline, le texte est une machine communicationnelle instable qui essaie de construire des représentations et de les adresser, en situation, à des destinataires, en un travail toujours repris et toujours imparfait. Le texte, informatisé ou non, est marqué par des contradictions, des hybridations, des tensions ; il élabore, dans des catégories reconnaissables, un certain type de relation entre un énonciateur et un destinataire, plus ou moins définis, plus ou moins singularisés, mais toujours présents.

- Cette analyse conduit du texte en tant qu'objet observable au *texte en tant que modèle culturel représenté, voire fantasmé*. Toute culture du texte convoque des modèles et même des métaphores du texte, qui sont autant de moyens de se représenter la « bonne forme » de ces objets, que leur complexité rend toujours, à certains égards, insaisissables. Le mot « texte » est d'ailleurs, lui-même, une marque de cette réalité, puisque ce terme consacré dans notre culture, issu de la tradition romaine, nous représente l'objet techno-sémiotique comme le tissage d'une tapisserie,

¹⁷ SOUCHIER Emmanuel (1998) « L'Image du texte : pour une théorie de l'énonciation éditoriale » — *Cahiers de médiologie* n° 6 (137-145), « Pourquoi des médiologues ? »..

¹⁸ JEANNERET Yves (1999) « Pérennité, trivialité, textualité : la mémoire sociale comme besoin du texte » — *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*, n° 25/26 (23-50), « Mnémotechnologies : texte et mémoire » (notamment p. 26-32 pour l'opposition entre textualité et discoursivité).

faite de conjugaison et de cohésion entre trame et chaîne¹⁹. Cent fois sur le métier... Il faut souligner que ces imaginaires, loin de se limiter à un fait de représentation, jouent un rôle essentiel dans le développement de ces objets techno-sémiotiques et la façon dont nous sommes capables de les concevoir, de les construire et de les manipuler²⁰.

- Plus fondamentalement, le texte est le compromis *entre une visée de cohérence et un traitement de l'hétérogénéité*. Par la première, il est interprétable comme un objet portant une représentation et faisant sens ; par la seconde, il manifeste la complexité des modèles, régimes, circuits et formes avec lesquels il a (sans mauvais jeu de mots) à composer. Un texte n'est sans doute reconnu comme texte (écrit, lu, classé, résumé, commenté) que rapporté à une visée de cohérence, et il n'est en même temps composé et approprié que dans le mélange, l'hybridation, la citation, le compromis. C'est à ce prix qu'il peut circuler et reconstituer des intercompréhensions partielles.

- Enfin, ces divers modes d'existence du texte, tous imbriqués, caractérisent *un objet fabriqué, reproduit, diffusé* (car le texte participe d'une logistique des objets culturels) : par là, le texte s'analyse comme le résultat et l'enjeu d'un processus de production avec sa division du travail, sa création de plus-value, ses rôles, ses techniques, ses critères de qualité et, comme on l'a vu, ses positions de pouvoir.

Entre emprunts et métamorphoses

Penser les nouvelles figures du texte signifie donc, avant tout, comprendre comment se maintiennent et se métamorphosent ces dimensions du texte, à un moment qu'on peut définir sur le plan technique comme l'informatisation des médias et sur le plan économique comme un capitalisme des industries informationnelles : ce qui suggère, sur le plan pédagogique, qu'une compréhension des métamorphoses passe par un examen renouvelé de ces dimensions permanentes. Il n'y a sans doute pas de meilleure préparation à la compétence textuelle dans les médias informatisés que l'examen comparatif et historique des formes de l'invention du texte, et une interrogation sur l'actualité de ces formes.

- *En ce qui concerne l'articulation entre technique et sémiotique*, un nouveau support comme l'écran impose des possibilités et des contraintes : pour être textualisé il doit être investi de codes et de formes, en partie repris d'autres supports, en partie nouveaux. La reconnaissance de ce lien entre support et formes du texte empruntées, transportées ou inventées, est sans doute la première des compétences à cultiver en période de mutation des médias²¹.

- *Sur le plan de la lecture des relations inter-sémiotiques*, l'informatique recycle des formes reconnaissables de la textualisation (inscriptions, panneaux, listes,

¹⁹ DEREMETZ Alain (1995) *Le Miroir des muses : poétiques de la réflexivité à Rome*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion, première partie : « Les images du texte poétique et leurs fonctions », p. 19-171.

²⁰ LE MAREC Joelle (1989) *Dialogue ou labyrinthe : la consultation des catalogues informatisés par les usagers*. Paris : BPI, collection Etudes et Recherches.

²¹ SOUCHIER Emmanuel (1999) « Histoires de pages et pages d'histoire » — in : ZALI Anne (éd.) *L'aventure des écritures : la page (19-53)* Paris : Bibliothèque Nationale de France.

fiches, cartouches, etc.), tout en créant des codes propres à l'écrit d'écran : nouvelles organisations de l'espace général du texte, adaptation de « signes passeurs »²² à l'exiguïté de l'écran unique, organisation de la rencontre entre des substances d'expression multiples jusque là présentées sur des supports différents²³.

- *Sur le plan de la déclinaison des formes du texte*, la concentration de formes très différentes d'organisation textuelle sur un même support, l'écran, oblige à penser ces avatars du texte informatisé comme autant de formes mises en abîme : aux propriétés générales de l'écrit viennent s'ajouter celles de l'écrit d'écran, qui se spécifie en nombreuses formes textuelles (du fichier de traitement de texte au message de *e-mail*) ; la forme hyperdocumentaire du texte comporte des propriétés particulières, et le texte de réseau spécifie encore cette forme, par rapport aux modèles disponibles dans les cédéroms.

- *Sur le plan de la singularité du texte*, la construction d'un objet de discours et de communication visant une certaine cohérence (au sein de tensions, citations et compromis), est toujours à l'œuvre dans les médias informatisés, mais de façon différente des conditions de l'écrit imprimé ; elle l'est, en outre, de façon différente, s'il s'agit d'un cédérom édité et diffusé de façon autonome ou d'une série de « pages web » sur lesquelles un lecteur peut tomber selon les aléas d'un moteur de recherche.

- *Sur le plan des imaginaires de la textualité*, la recherche d'un texte non linéaire, habité par le fantasme de l'arborescence, de la navigation et de la dissémination, conduit à une représentation fragmentaire des unités textuelles dont les effets dans l'écriture et la lecture se font sentir et nécessitent un regard critique.

- *En ce qui concerne la tension entre homogénéité et hétérogénéité*, la question de la cohérence énonciative, référentielle et contextuelle des textes, de leur enchaînement, continue dans ce cadre de se poser, mais elle prend un caractère particulièrement problématique du fait de cette poétique du morcellement et des conditions qu'elle impose désormais pour accéder au texte et le lire.

- *Du point de vue du mode de production du texte*, ces différents glissements renvoient, en dernière analyse, à un processus nouveau de production du texte, dans lequel des acteurs très différents de ceux de l'édition imposent leurs modèles culturels, et le font de façon très différente, puisqu'ils sont désormais en position d'inscrire dans les objets textuels eux-mêmes des conceptions automatisées de l'écriture et de la lecture.

²² Ce terme désigne les signes visibles sur l'écran, qui indiquent la présence d'une fraction de texte accessible. Ces signes ont un triple fonctionnement sémiotique : ils s'intègrent dans le message visible sur chaque écran, indiquent par des traits distinctifs qu'ils sont des signes particuliers, activables et enfin expriment, un peu à la manière d'un titre ou d'une étiquette, la nature du texte auquel ils donnent accès.

²³ JEANNERET Yves et SOUCHIER Emmanuël (2000) « Pour une poétique de l'écrit d'écran » — *Xoana* n° 6 (100-103) « Multimédias en recherche » ; GENTES Annie (1998) « On trouve tout sur Yahoo » — *Hermès* n° 22 (131-142) « Mimésis : imiter, représenter, circuler » ; PERAYA Daniel (1998) « Structure et fonctionnement sémiotiques des icônes de logiciels et d'environnements informatiques standardisés (ILEIS) » — *Recherches en Communication* n° 10 (101-140).

2 CAPTATIONS

Il y a donc une permanence de grandes conditions d'existence et de métamorphose du texte. Mais les différents « paramètres » de la textualité ne subissent pas au même titre les effets de l'informatisation. C'est pourquoi, pour aller plus loin, il est important de repérer en quoi le texte évolue dans ses formes constituantes les plus générales, en quoi, au sein d'un mode de production différent du texte, le rapport techno-sémiotique qui constitue l'objet textuel change de nature.

Du jeu dans le couple techno-sémiotique

On peut avancer quelques hypothèses sur ce qui détache fondamentalement le régime du texte informatisé de son précédent imprimé. L'exigence de construction du rapport entre support et formes sémiotiques se maintient, et elle continue de s'exprimer essentiellement dans l'ordre de l'écrit, c'est-à-dire de la construction visuelle d'un espace lisible ; mais les médiations sont beaucoup plus complexes, intimes et multiples entre technique et sémiotique : ce qui remet en cause la permanence et la clôture de l'objet-texte et, plus profondément, un certain régime de coexistence entre le document comme objet matériel distinct et le texte comme configuration signifiante identifiée.

Pour aborder ces mutations, on peut partir de la confrontation entre deux points de vue sur ce couple techno-sémiotique : l'un concerne les conditions de production et de transmission du texte, l'autre, les conditions de sa lecture et de sa qualification culturelle. Le premier point de vue est développé dans la thèse de Dominique Cotte, qui caractérise les ruptures opérées dans le traitement de la mémoire des données textuelles, par le passage du texte imprimé au « texte numérique » ; le second donne lieu au programme d'analyse sémiotique de l'écrit d'écran, depuis les propositions fondatrices d'Emmanuel Souchier. La tension entre ces deux définitions du texte des médias informatisés, respectivement industrielle et sémiotique (comme texte numérique et comme écrit d'écran), permettra de montrer commodément ici en quoi le texte informatisé est devenu particulièrement complexe et insaisissable, dans sa forme et dans sa matérialité.

Dominique Cotte observe qu'en passant du régime de l'imprimé à celui du codage numérique, le texte a perdu une forme de continuité pour en gagner une autre. Dans l'imprimé, le processus de production du texte s'applique au support même de la diffusion sociale : la forme imprimée est en continuité matérielle avec la page éditée, si bien que le texte placé sous les yeux du lecteur est porteur des marques directes du processus de production : il en est *l'empreinte*. Pour le dire autrement, le texte apparaît comme un objet qui peut se transporter et se conserver sous une forme tangible. En revanche, dans le texte numérisé, rien ne se conserve de la production à la diffusion, si ce n'est le fichier numérique par lequel le texte est représenté abstraitement, dans son « contenu » et sa « forme » : Cotte parle de régime de la *matrice* pour caractériser ce nouveau mode de production-transmission, invisible mais matériel. Cette modification des conditions de production et de diffusion du texte a des conséquences lourdes et paradoxales. Le texte devient un objet multiple, susceptible d'actualisations très différentes ; mais parallèlement, toutes les propriétés du texte

doivent obligatoirement être explicités, et cette description est conservée et dupliquée avec une fidélité inaccessible jusque là. Sur le plan de sa production industrielle, le texte informatisé est donc un objet détaché de sa manifestation matérielle mais imposant à ses producteurs la nécessité de décrire, sous une forme codée, les conditions de sa matérialisation possible sur divers supports.

Regardé du point de vue sémiotique, comme écrit d'écran donné à lire, ce même objet n'est lisible qu'une fois actualisé, selon la matérialité des supports et l'épaisseur sociale des codes écrits. Car, quelle que soit sa forme de conservation, le texte est confronté au regard lisant, et donc à des exigences que sa structuration informatique n'assure nullement. La rupture dans la production du texte a pour effet que celui-ci existe parallèlement en plusieurs figures, portées par plusieurs types de supports, liés à des conditions de manipulations différentes : sa permanence se distribue entre la mémoire informatique, l'écrit d'écran et la feuille A4 de l'imprimante, ce qui autorise, en principe, plusieurs phénoménologies de l'objet écrit et engage des logiques sémiotiques différentes.

En ce qui concerne l'écrit d'écran, la textualisation est en rapport avec les propriétés sémiotiques potentielles du support. Celui-ci n'est pas immatériel, mais il met à profit une matérialité particulière, celle de l'écran, composé d'un ensemble d'éléments iconiques capables de changer d'état. Aussi le texte se manifeste-t-il comme une configuration dynamique de signes visuels pouvant se modifier globalement sur la surface de l'écran (passage d'un écran à un autre), se modifier partiellement dans telle ou telle zone de l'espace écrit (animation partielle de l'écran), s'organiser autour d'une prégnance de la représentation (séquences visuelles dynamiques). Ce support nouveau de l'écriture détache le signe écrit de son statut de trace et opère grâce à l'illusion perceptive, qui nous fait prendre pour une succession de « pages » une collection ponctuelle de points lumineux. C'est pourquoi la dynamique de la textualité tient à la tension entre la richesse des fichiers contenus dans la « mémoire » de la machine et l'exiguïté de l'espace de manifestation de ces signes, la surface d'un écran unique. Avec l'écrit d'écran, l'écart entre logique et phénoménologie atteint son comble.

L'essentiel de la textualisation dans l'écrit d'écran consiste donc à créer des espaces lisibles permettant à un lecteur de reconnaître des signes et des formes textuelles présents sur l'écran (texte actualisé) et d'anticiper les textes qui pourraient y apparaître (texte actualisable). Car le seul geste de feuilleter ne suffit pas, il faut la lecture d'un signe passeur pour accéder aux unités textuelles. Ce problème d'écriture-lecture, d'une difficulté considérable, n'est évidemment pas seulement technique mais culturel, puisqu'il s'agit d'inventer de nouvelles syntaxes visuelles à partir de l'ensemble des traditions médiatiques connues.

La sémiotique de l'écrit d'écran permet de dégager quelques principes d'organisation de l'espace écrit, qui opèrent de façon constante, en amont en quelque sorte des configurations textuelles qui seront décrites plus bas. Cette sémiotique, dans ses principes généraux, définit les conditions de possibilité d'une écriture-lecture d'écran, à partir desquelles peuvent se déployer des formes textes diverses et des espaces de

manipulation multiples. Cette « grammaire » de l'écrit d'écran exige par exemple comme ses éléments les plus basiques :

- une *rhétorique des cadres et partitions de l'écran*, qui créent et contrôlent l'espace même de visibilité des textes ;
- la création de *représentations en trompe-l'œil*, qui permettent de citer différentes substances médiatiques et de créer un jeu entre surfaces d'inscription (la « page ») et surfaces de représentation (le « tableau »)
- la *création d'un ensemble de « signes passeurs »*, qui rendent possible la représentation des formes textuelles complexes dans une surface visuelle unique et commandent un accès au texte.

Du point de vue des compétences engagées, ces éléments de sémiotique de l'écrit d'écran imposent certaines logiques de mise en œuvre de ces productions sémiotiques :

- L'accès au texte suppose *un geste de lecture* (une lecture gestualisée, succédant aux lectures oralisée et silencieuse), le fait de cliquer, geste qui commande l'actualisation de parties du texte au détriment d'autres restant cachées.

- L'actualisation du texte suppose la *mise en œuvre de dispositifs logiciels* (d'autant plus complexes et invisibles pour l'utilisateur que la matière textuelle s'enrichit) nécessaires pour écrire un texte simple (« traitement de texte »), créer un document multimédia (« logiciel auteur »), mais aussi accéder à un texte (« moteur de recherche ») ou afficher un texte issu du réseau (« navigateur »). Cette omniprésence des « architextes » (textes écrits par des experts, fabriqués et vendus par des industriels) sans lesquels on ne peut ni écrire ni lire, est l'une des données majeures du texte informatisé.

- Dans ce cadre, la dissociation entre dimension fonctionnelle de l'utilisation (savoir « faire fonctionner la machine ») et dimension herméneutique de l'interprétation (savoir « lire un texte »), ou entre culture informatique et culture de l'information, devient impossible : ce que montrent aussi bien l'évolution du vocabulaire (centré sur un lexique fonctionnel) que la superposition des difficultés techniques, cognitives et sémiotiques dans la manipulation des objets.

Le lien entre ces deux descriptions du texte informatisé, comme « matrice numérisée » et comme « écrit d'écran », permet d'aller plus loin et de caractériser la nature des espaces d'intervention sur le texte de divers acteurs, et de leur associer des besoins de compétence et des effets de maîtrise et de dépossession. Développer la compétence textuelle sur ces objets (écriture, lecture, documentation, jugement critique) consiste, finalement, à savoir évoluer entre ces deux formes d'actualisation du texte, entre deux textualités en quelque sorte : un fichier numérique produit, conservé et diffusé d'un côté, de l'autre une forme lisible reconstruite. Les espaces de pratique du texte paraissent dans ce régime contraints par deux grandes réalités. L'une est la non-conservation physique du texte, le fait que le texte n'existe plus à proprement parler sous la forme d'un objet matériel isolable, transportable et cohérent, en tant qu'entité physique échangeable et transmissible ; l'autre tient au fait que toute forme

textuelle n'est donnée à manipuler au lecteur et au scripteur ordinaires que chargée de toute une théorie sémiotique et éditoriale plus ou moins spontanée, mais programmée de façon invisible au sein de la machine. On peut résumer ces deux évolutions en disant que nous sommes devenus scripteurs et lecteurs de textes invisibles et de textes captés.

Quatre figures sémio-technologiques du texte

Pour donner une description plus précise de cet objet métamorphique et évanescent qu'est devenu le texte, je propose de distinguer quatre formes d'existence sémiotique de cet objet, quatre figures sémio-technologiques du texte :

- Le texte informatisé comporte *une figure asémiotique*, qui est celle de la série d'impulsions énergétiques traitées par la machine (codée conventionnellement par une série de zéros et de uns²⁴) : ce niveau, le plus « bas », de codage est celui dans lequel tous les autres modes d'existence du texte doivent être finalement traduits pour pouvoir être traités automatiquement dans la machine. C'est, dans l'ingénierie de l'information, le contact nécessaire avec les technologies de l'énergie.

- La seconde figure du texte est celle de *langages logiques strictement codés*, à caractère absolument conventionnel et monosémique, les « langages informatiques »²⁵. C'est sur ce type de texte (il s'agit bien d'un texte) que les experts interviennent. Ces codes offrent une représentation de l'ensemble des mises en forme du texte qui sont automatisées par le logiciel. En tant que choix logiques sur le traitement du textes, ils sont lus et écrits (interprétés) par les experts, mais ils servent à permettre un traitement automatique (non interprété) de tous les niveaux du texte qui sont automatisés.

- Le texte du code informatique est capable de traiter directement une troisième figure du texte, le *texte alphabétique sous sa forme minimale de chaîne de caractères*. En effet, il y a continuité matérielle et formelle entre le code informatique et cette figure fruste du texte social. Il suffit d'entourer ce texte de balises pour que la machine le traite matériellement comme une série de formes dépourvue de sémantique qu'elle est capable de reproduire, compter, déplacer. C'est la raison pour laquelle le texte informatisé des débuts était uniquement constitué de textes alphabétiques, c'est aussi la raison pour laquelle les moteurs de recherche et les diverses bases de données effectuent les traitements et recherches à partir de mots et de phrases traités comme une pure chaîne de formes.

- Enfin, les codes informatiques commandent un *texte visuel mis sous les yeux du lecteur non expert*, qui doit prendre des formes sémiotiques ordinaires, socialisables, formes qui se sont enrichies au fil du développement des techniques informatiques : ceci, depuis la simple suite linéaire de lettres précédemment évoquée jusqu'à la multiplication des types de signes (images, sons, etc.) et au découpage

²⁴ Il faut corriger à ce niveau une erreur très répandue. Dans l'informatique, la technologie n'est pas soumise au calcul. C'est l'inverse, c'est le calcul qui est soumis à la technologie. Si les codes numériques sont constitués de 1 et de 0 (si la base est « binaire ») c'est parce que la réalité qu'ils pilotent est le passage ou le non-passage d'une énergie, électrique, électronique, optique.

²⁵ Ce code conventionnel s'accompagne en fait d'usages de présentation visuelle de ces codes qui sortent d'une simple monosémie et renvoient plutôt à des critères plus complexes de lisibilité.

matériel et visuel des unités textuelles (d'un écran à l'autre, d'une zone d'écran à une autre), qui nécessitent pour être traitées l'élaboration de codifications secondes (comme les balisages du texte).

Ces distinctions sont essentielles pour la question de la *literacy*. Ces quatre figures du texte se distinguent bien sur le plan socio-sémiotique : le code binaire n'est lu par personne, les « langages » informatiques sont lus par les seuls experts, et les diverses formes de l'écrit d'écran matérialisé (texte linguistique et formes visuelles) sont censées être lues par toute une société. L'écart entre ces divers niveaux d'actualisation sémiotique du texte (de la « matrice » numérique à l'« écrit d'écran ») entraîne des effets complexes : une visualisation multiple du texte et, dans la mesure où chacun de ces modes sémiotiques connaît de nombreuses actualisations différentes, des effets de visibilité et d'invisibilité du texte très complexes. En effet, ces différents codes autorisent des modes de visualisation du texte différents, ce qui crée un mode nouveau d'initiative sur le texte, celui qui consiste à intervenir sur sa visibilité même. Certaines de ces formes sont données d'emblée à lire : cela signifie, du point de vue d'une ethnologie des pratiques, que le lecteur non averti peut simplement les considérer comme naturelles, sans même soupçonner que d'autres figures du texte peuvent être activées par des lecteurs conscients de la multiplicité des visualisations possibles. Inversement, cela dessine des espaces d'initiative nouveaux dans la production des formes du texte. Ouvrir une fenêtre, modifier un paramètre d'affichage, remonter au code source, préférer un raccourci clavier à un jeu entre icône et souris, sont des actes nouveaux dans la relation au texte, une relation qui n'est pas de lecture mais, à proprement parler, d'énonciation éditoriale.

Captations et promesses, visibilité et invisibilité

Quelles sont les conséquences pour la pratique de cette modification du texte ?

Son premier effet est de rendre plus lâche le lien entre les signes écrits et leur support et de rendre le texte plus labile et relativement indépendant de ses matérialisations possibles. La réalité documentaire et ce qu'elle exhibe dans le régime de l'imprimé du rôle et du statut du texte n'ont plus le type de visibilité externe qui étaient les leurs. L'objet-livre (ou tout aussi bien la plaquette, le carnet de bord ou le tabloïd) affichent en quelque sorte leur statut dans leur matérialité tangible et individualisable. Ils sont à la fois objet, emballage, document autonome et forme textuelle reconnue. Ils sont d'un seul mouvement identifiés, classés, saisis et interprétés.

Cette réalité première et paradoxale (le texte tire sa forme des propriétés du support, mais il cesse de lui être lié) entraîne sans doute l'ensemble des conséquences qui vont être détaillées ci-dessous. Mais elle a avant tout trois effets majeurs pour la compétence textuelle, définissable dans un jeu de captation et de déception :

- D'une part, l'identification des objets (leur forme, leur matière) ne suffit plus à définir une implication de communication générique, à indiquer la nature et le statut des textes. Les textes les plus divers sont désormais présentés indifféremment sur un support indifférencié.

- D'autre part, on assiste à un processus de mise en abîme permanente des formes textuelles, selon une logique du tissage et de la citation de toutes les formes textuelles traditionnelles, formant une sorte d'intertexte continu et proliférant.

- Enfin cette concentration de textes sur le réseau autorise une ouverture généralisée (non infinie dans sa topologie réelle mais dépourvue de finitude perceptible) qui fait de l'entité texte un objet aux frontières toujours repoussées : un texte impossible à cerner, auquel on est tenté d'appliquer la formule pascalienne : son centre est partout, et sa périphérie nulle part.

3 DECEPTIONS

Jusqu'à présent, notre analyse s'est située aux niveaux les plus généraux de la textualité. Mais avec les principes décrits ci-dessus une analyse plus précise est possible. Les trois effets de la disjonction entre texte et support (absence de signes extérieurs du texte, mise en abîme des formes textuelles et indécidabilité des contours du texte) prennent toute leur force dans le jeu entre les diverses figures sémiotiques de la textualité déjà identifiées.

Actes nouveaux, pouvoirs nouveaux, illusions nouvelles

Pour le lecteur-scripteur apprenti d'aujourd'hui, une telle dissociation du support et de la forme impose un nouveau type de conscience, plus délibérée, moins étayée sur des objets tangibles, des formes du texte, des marques éditoriales, des indices de contextualisation et d'énonciation. En effet, un ensemble de disciplines du texte, qui tenaient à la manipulation des objets, doit être transféré dans la lecture même des espaces visuels : sinon, cette qualification du texte sera purement et simplement oubliée, au bénéfice d'un espace informationnel indifférencié – auquel cas on pourra dire que le texte est réellement défunt.

Inversement, ces possibilités suggèrent aux acteurs dominants et aux « nouveaux entrants » des industries du texte de nouvelles stratégies éditoriales et critiques : ils s'emploient à contrôler les points d'entrée dans cet intertexte fluide (« portails »), à créer des formes significatives de rassemblement de textes, de critique, de métatextualisation (« évaluation métaéditoriale »), plus largement à tirer profit du fait que la captation du lecteur crée de la valeur dans l'univers économique de la télécommunication. Ceci suggère évidemment de cultiver une vigilance critique, qui passe par une connaissance plus consciente des traditions du document, mais aussi l'apprentissage de nouvelles conventions d'écriture et de lecture.

Cette bataille sémiotique, pour le maintien et la reconnaissance des formes textuelles et de leur épaisseur triviale, est d'autant plus décisive que ces phénomènes adviennent en régime d'industrialisation du texte. Ce régime, obéissant aux principes économiques de la rentabilité et de la reproductibilité, a deux effets menaçants pour une survie du texte dans toute sa richesse symbolique :

- il pousse à uniformiser les traitements du texte, en amont de toute matérialisation, et à réemployer tout travail de mise en forme par la déclinaison d'une « matrice » commune une infinité de textes différents ;

- il engage à chercher une forme du texte universel, celui qui pourrait s'exposer comme un média total (au sens où Wagner rêvait d'un spectacle total).

Jean Davallon a montré les effets de cette volonté de planification de la production informationnelle en ce qui concerne le travail des conservateurs de musée, désormais soumis aux outils du traitement documentaire, Marie Després-Lonnet a montré les effets idéologiques du transport systématique des formes d'interfaces de consultation d'un contexte d'usage à un autre, Dominique Cotte a étudié l'appauvrissement des formes textuelles dans l'information de presse à partir du balisage des textes, Valérie Jeanne a critiqué l'illusion de pouvoir se passer de tout contrat de lecture spécifique afin de créer des entrées universelles sur le réseau.

Certes, comme le montrent toutes les analyses qui précèdent, cette tendance à créer un artefact informationnel passe-partout trouve vite ses limites dans les exigences de lisibilité et d'attrait de l'écrit d'écran. Mais la concrétisation des formes du texte repose sur de nouveaux jeux du visible et de l'invisible, qui modifient, et la posture du lecteur devant les textes, et les conditions de mise en trivialité des textes. L'industrialisation des traitements du texte (qui avance selon les pouvoirs et les initiatives des acteurs qui sont en position de savoir et de pouvoir les déterminer) soustrait en permanence au visible certaines dimensions du texte, pour en rendre visibles d'autres. Par exemple, un moteur de recherche peut aller pêcher certains textes plutôt que d'autres, selon un processus qui rend consultable une masse textuelle jusque là inaccessible en un seul acte de lecture et en fonction de principes de choix et de relations entre les textes qui restent invisibles au lecteur opérant au niveau de l'écrit d'écran. En somme, il y a en permanence une tension entre une définition purement informatique du texte, consistant à mettre en relation des unités commandées par un même programme et une définition sémiotique, fondée sur les formes visuelles, rhétoriques, éditoriales.

La mise en texte, dont les composantes les plus diverses sont désormais automatisées et régies par des architextes (de la simple composition du texte au choix documentaire, en passant par les modes d'édition) procède de théories du texte éventuellement non critiquées mais toujours logiquement structurées, qui fournissent des instructions à la machine pour une saisie de la matière textuelle : ce qui ne veut pas dire que des conceptions de la communication, des signes, du sens, de la forme textuelle ne soient impliquées par ces traitements, décidés par des acteurs dotés eux-mêmes d'imaginaires et d'idéologies du texte. C'est ici que les quatre figures sémiotiques du texte opèrent en complémentarité, ou plutôt selon un type de tension régi par la décision informaticienne. La linéarité strictement codée des langages informatiques, écrits et lus par les programmeurs mais invisibles du lecteur ordinaire, autorise une saisie du texte, soit à partir de la matière brute des caractères qui le composent, soit en fonction des représentations de la forme de ce même texte (rhétorique, logique, typographique, visuelle), tel que le jeu codé des balises permet de le repérer. Il y a là une sorte de pêche au texte aveugle, mais guidée (le programmeur étant en quelque sorte le chien d'aveugle de la machine). Cette logique visible *versus* invisible régit les formes d'actualisation du texte, qui sont autant d'instrumentalisa-

tions secrètes de l'écriture, de la lecture, du choix des textes, de leur qualification, de leur mise en forme et en circulation.

Du texte métamorphosé au texte impossible ?

Certaines conséquences de ces nouvelles configurations du texte vont plus loin qu'une simple modification des formes du texte. Elles vont jusqu'à mettre en question de façon cruciale la notion même de texte, et surtout le type de « coopération » entre auteur et lecteur que cet objet est censé assurer : c'est en sortant du seul objet texte pour envisager la production du sens et des relations de communication que cette limite apparaît. On peut voir dans ce phénomène une provocation de la culture du texte par la logique informatique. Les logiques de modélisation, de production et d'effectuation du texte imposées par l'architexte informatique engagent des processus de déstructuration de la forme texte, telle que la culture nous l'a léguée jusqu'ici.

Le « transfert » des formes textuelles du papier à l'écran ne traite pas de façon équivalente les divers niveaux d'organisation de l'objet texte, tel que l'ensemble support-document-texte nous les lègue dans le régime de l'écrit-trace du papier. Ceci tient à la fois à des contraintes de l'informatisation et aux idéologies et imaginaires du texte présentes chez les concepteurs. Par exemple, le texte alphabétique a été très vite traité par l'informatique, car les suites de caractères peuvent être manipulées logiquement : encore aujourd'hui, ce traitement en « plein texte » (il faut bien entendre un texte purement alphabétique et réduit à une succession de caractères) est souvent considéré comme le moyen « naturel » d'indexer le « contenu » et les « connaissances » dans les grands corpus. En l'occurrence, le traitement informatique décide implicitement de la forme du texte : il fabrique à partir de toutes les « pages » et de tous les « sites » un unique mégatexte, supposé continu, dans lequel le seul élément sélectionnable est la suite reconnaissable de caractères.

Inversement, les hiérarchisations graphiques, les signes iconiques, la mise en espace et en image du texte écrit sont systématiquement minimisés par le traitement informatique²⁶. Quant aux dimensions sociodiscursives et éditoriales du texte, celles qui concernent le circuit et le statut du texte (l'identité de son producteur, de son énonciateur, sa relation aux discours qu'il fournit, etc.) elles n'ont pas été prises en compte par le processus d'informatisation, ce qui fait qu'elles n'apparaissent pas nécessairement au lecteur. Il faut, pour qu'elles se manifestent, que l'auteur ait, de propos délibéré, fourni, sans y avoir été invité par le logiciel, des signes identifiants qui introduisent repères et ruptures dans la navigation ; ou encore que le lecteur, de son côté, exerce un raisonnement de nature indicielle pour repérer la diversité derrière l'homogénéité apparente du « flot textuel » fourni par l'écran. Pour prendre un exemple très simple de ce type de phénomène, le lecteur peut arriver sur une page

²⁶ Il faut nuancer cette idée par le développement des « métadonnées » informatiques, ensemble d'informations contenues dans les balises du fichier informatique et qui consistent en des descripteurs automatisés du texte (auteur, type de texte, mots clefs, indications de source, etc.). Mais ces éléments sont également réduits à une chaîne de caractères, qui imposent une description logique et explicite des textes, ce qui est très différent de l'ensemble des indices de la forme et du statut textuels portés par la matérialité du texte manuscrit ou imprimé.

interne à un site, sans savoir quel est ce site, quelle en est la source, et quel est le rôle de cet écran particulier dans l'organisation textuelle : rien de tout cela n'est programmé comme devant être précisé au sein des logiciel de création d'hypertexte.

Mais les contraintes purement techniques ne suffisent pas à expliquer ce traitement différentiel des figures sémiotiques du texte. Celui-ci tient largement aux conditions de production du texte, à la répartition des compétences et à la définition des positions décisionnelles dans le processus d'invention des formes textuelles. Un bon exemple de ces phénomènes est l'étude comparative faite par Marie Després-Lonnet des types d'interfaces de consultation de bases de données. L'apparente évidence de ces objets renvoie de façon manifeste, et aux approches des divers métiers impliqués dans leur conception, et à la projection par les acteurs des logiques propres à leur usage spécifique de ce type d'objet : processus qui fabrique, à l'insu même de ses concepteurs, des masques au sens fort, qui donnent à voir un fonds sous certains points de vue et imposent les formes de son interrogation. Ainsi en est-il, dans l'étude citée, du transfert sans critique d'outils élaborés par les documentalistes à visée de traitement interne des documents vers la conception d'une interface « grand public ».

Enfin, il ne faut pas sous-estimer le poids des modèles imaginaires du texte mobilisés par les concepteurs, et de ce qu'ils conduisent à penser ou à négliger. Ici s'affirme l'effet du « modèle de Bush » sur la conception du texte pensé comme simple collage de « médias » différents. En effet, si l'écriture multimédia est pensée comme assemblage de deux matériaux, « du texte » et « de l'image », il n'y a aucune place pour un travail sur l'écriture comme image et si le document est conçu d'emblée comme l'assemblage d'unités élémentaires d'information, les problèmes de cohérence énonciative, thématique, argumentative entre ces fragments ne sont pas envisagés.

Miroirs et trompe-l'oeil

Cet exemple désigne particulièrement bien l'une des provocations majeures de la technique informatique à l'égard de la forme-texte. La métaphore de la navigation convoque des hypothèses énonciatives, contextuelles, discursives anarchiques. Cet imaginaire fait des objets écrits multipliant les signes passeurs (moteurs, portails, sites constellés de liens, « scénarios interactifs ») des objets éminemment problématiques en tant que textes. Jean-Pierre Balpe avait évoqué les effets de la fragmentation des unités informationnelles dans les hypermédias. Christian Vandendorpe consacre à ce problème des développements précis dans son ouvrage *Du papyrus à l'hypertexte*. Le modèle absolu de l'hypertexte pose comme une norme que le texte doit être ouvert, que le lecteur doit pouvoir définir lui-même son parcours, en quelque sorte qu'il partage avec l'auteur la responsabilité de co-construire le texte lui-même.

Mais cette fiction, fondée sur la seule figure logicielle du texte, repose sur un concept très réducteur de la lecture. Elle sous-estime la charge que doit porter la forme textuelle, si l'on veut que le texte entre réellement dans un jeu communicationnel entre auteur et lecteur, pour que l'initiative de ce dernier prenne sens, pour que s'établisse un rapport tangible et signifiant entre une implication de communica-

tion manifestée dans le texte et une appropriation réelle et sociale. Lorsque la forme du texte est contenue dans un objet, comme c'est le cas pour le livre, le texte confirme sans cesse pour le lecteur un ensemble de marques générales du processus de communication : il définit des rapports énonciatifs, désigne des éléments de contexte, pose des thèmes qui peuvent être repris, met en place des terminologies et des arguments de base, suit des orientations argumentatives. Il peut toujours remettre en cause toutes ces hypothèses et « inverser la vapeur » des logiques textuelles, mais il le fait en tirant parti de tout un *texte déjà là*, qui fonctionne comme arrière-plan implicitement présent et potentiellement exploitable. Peut-il y avoir un texte doté de sens sans aucun texte déjà là ? Telle est la question que nous pose la logique du lien activable.

La textualisation n'est pas seulement la production de l'objet-texte, telle qu'elle a été décrite jusqu'ici, elle est aussi la production, par le texte et dans le texte, des conditions d'une relation de communication. Ici, l'idéal de la commutation, le rêve d'un texte libre de toute attache et offert à toute fragmentation, font fondamentalement obstacle aux rôles les plus essentiels joués par le texte dans notre société : élaborer, transformer et partager des visions complexes du monde, confronter des points de vue, établir des postures, rôles et règles du jeu dans l'interaction symbolique.

Comme l'observe Christian Vandendorpe, la fragmentation, l'opérabilité et la connectivité des éléments du texte comportent, pour que le sens et la communication subsistent, une charge de production de contexte considérable, soit pour l'auteur, s'il doit anticiper tous les effets d'un parcours d'actualisation du texte à peu près imprévisible, soit pour le lecteur, si vient à sa charge le rôle d'inventer, sur de nouveaux frais, pour toute nouvelle unité textuelle, un contexte, une posture énonciative, une logique communicationnelle. Bref, comment peuvent advenir un monde partagé dans ce rêve arborescent, et l'espace d'un dialogue dans cette forêt de réponses à des questions non posées ? Il ne faut pas avoir peur de dire, me semble-t-il, que la poursuite du modèle idéal de l'hypertexte ne conduit à rien d'autre qu'une *incompétence du texte* équitablement partagée entre l'auteur et le lecteur. En tout cas, cette bombe par fragmentation assigne au lecteur la charge de créer le contexte de sa propre lecture.

Pourtant, toute la difficulté provient de ce que, compte tenu des logiques de production précédemment évoquées, il n'est pas nécessaire que cette question soit posée pour qu'elle reçoive, de fait, une réponse. La mise en connexion générale de textes de tous types sur le « réseau des réseaux » correspond bel et bien à ce modèle du texte qui serait libre de n'avoir aucune topologie maîtrisable et qui pourrait offrir une réponse universelle à des questions absentes. Et elle s'est opérée du fait que la réponse technique précède de fait la question sémiotique et éditoriale. Il n'est pas nécessaire d'interroger le rapport entre deux textes pour opérer techniquement un lien entre eux, il n'est pas nécessaire de lire pour brancher. C'est ce qui fait de l'intertexte des réseaux un ensemble textuel d'une hétérogénéité considérable : un espace où la continuité d'un traitement – lancer une recherche, activer un signe passeur – provoque des basculements énonciatifs, thématiques, éditoriaux et idéologiques massifs.

C'est l'effet de la juxtaposition brutale d'une figure du texte (ensemble de caractères traités automatiquement) et d'une autre (objet sémiotique et éditorial recherché en vue d'être identifié et lu). Tel est, produit des disciplines invisibles de la textualisation informatisée, la condition actuelle d'un parcours du texte.

L'écrit de réseau, une limite pour les compétences textuelles

Avec le texte de réseau les logiques de textualisation décrites jusqu'ici prennent leur forme la plus radicale, puisque les effets de dissociation entre les divers niveaux de structuration du texte sont portées à leur limite :

- les textes sont stockés sous la forme de fichiers structurés par les langages balisés, répartis entre un ensemble d'adresses logicielles ;

- il se constitue ainsi un continuum textuel, dans lequel le lecteur peut circuler grâce à divers types de signes passeurs ;

- ces signes passeurs ont une nature techno-sémiotique complexe : à la forme sémiotique (mot souligné, icône, bouton, champ de saisie) correspond, au niveau de l'écriture logicielle, soit un lien entre les fragments de textes mis en forme, soit une recherche automatique dans le corps du mégatexte du réseau ;

- l'acte de lecture gestuelle (cliquer) débouche donc sur « du texte », mais selon une logique dans laquelle la dimension éditoriale du texte n'est pas prise en compte ;

- l'unité textuelle est en quelque sorte indécidable et plastique : on peut considérer l'ensemble des textes disponibles sur le réseau comme un unique mégatexte, prendre pour unité textuelle l'ensemble des pages produites par un même auteur ou une même institution (un « site », mais où s'arrête un site ?) ou encore le texte auquel on accède par une adresse précise (URL), celui qui est repéré par un item dans les réponses de moteurs, celui qui peut s'afficher sur un écran unique, etc. Toutes ces définitions du texte (de la « page web ») coexistent, puisque les divers découpages dans le programme informatique prennent en compte l'une ou l'autre de ces entités ;

- certains de ces découpages du texte sont pris en compte et reproduits obligatoirement par les traitements informatiques, d'autres font l'objet de stratégies d'écriture et de lecture particulières. Par exemple, le moteur considère un mégatexte intégré pour y chercher les occurrences, puis édite automatiquement une adresse informatique, qui peut correspondre à peu près à tout type d'unité textuelle, de statut éditorial et d'autonomie thématique très variable. Seules des stratégies d'écriture et de lecture conscientes peuvent prendre en compte les questions d'unité documentaire, de conditions d'accès au document, de marques communicationnelles ou éditoriales : des composantes majeures de reconnaissance du texte que les traitements logiciels ne prennent pas en compte (en partie parce qu'elles sont plus difficiles à informatiser, en partie parce que l'idéologie dominante du réseau est d'abolir ce type d'identité et de marques éditoriales et auctoriales, au bénéfice d'une immense « cosmopédie » sans maître ni frontière).

Le texte de réseau apparaît donc bien comme une réalité métamorphique, et même anamorphosée par les divers traitements qu'il subit. Le niveau informatique de son existence lui impose d'être codé et doté de modélisations logiques (balises et cadres) qui sont autant de grammaires du texte, rhétoriques, logiques, hiérarchiques. Il est stocké et transmis sous forme d'adresses informatiques, qui ne correspondent pas nécessairement à un niveau spécifique d'organisation rhétorique, mais constituent des frontières étanches et stables pour son découpage. C'est cet ensemble de fragments qui est parcouru et affiché par le moteur de recherches. Les logiciels de visualisation mettent à profit certaines traditions du découpage visuel et de la structuration écrite du texte pour donner corps, en quelque sorte, aux grammaires logiques précédemment évoquées. Mais, comme le lien entre le support et l'inscription est rompu, le travail sur l'espace graphique n'est pas décidé visuellement en termes de mise en page : il est régi par les découpages précédents et s'actualise sous des formes diverses et partiellement imprévisibles : c'est une sorte de calque, à sémantique logique et strictement définie, qui vient se projeter sur une série d'espaces virtuels de visualisations.

Les métamorphoses du texte ne s'arrêtent d'ailleurs pas là, puisque le texte s'offre au regard de façon différente sur l'écran, où les signes passeurs peuvent être activés et conduire à l'actualisation d'autres textes ou à des modifications partielles de l'espace écrit, et sur l'imprimante, où d'autres conventions de mise en espace traduisent la même grammaire du texte, en l'arrêtant nécessairement à l'état d'une succession de pages distinctes.

Ce récit un peu fastidieux et fort simplifié a pour but de donner une idée concrète de ce que peut être une approche morphologique un peu exigeante de l'écrit de réseau. Il suffit, me semble-t-il, pour montrer que la représentation canonique de l'hypertexte comme un graphe arborescent (avec les métaphores du lien et de la navigation) ne suffit pas pour prendre en compte la réelle organisation de ce texte : les disciplines qu'il impose, les formes qu'il masque ou exhibe, les types de lecture qu'il encourage ou proscriit, les manipulations qu'il autorise, impose, suggère ou proscriit.

Le problème aigu auquel la recherche est confrontée aujourd'hui est de comprendre les effets possibles de ces structures sur l'acte de lecture. Prenons le cas simple de l'accès aux textes à partir d'une interrogation de moteurs de recherche et inventorions quelques-unes des opérations de choix et d'identification du texte. Un utilisateur écrit une requête sur un moteur de recherche. Pour ce faire, il réalise un acte aveugle : il dispose d'un espace normé d'écriture, le « champ de saisie » (c'est une forme texte très contraignante) dans lequel il écrit du texte de caractères sans disposer d'aucune représentation des contenus textuels auxquels il peut accéder.

A partir de là, il obtient l'affichage d'une série d'unités textuelles qui ont été « choisies » (en fait calculées) à partir d'un traitement automatique de caractères, éventuellement accompagné d'un programme de pondération des « métadonnées » (descriptions de l'identité textuelle), mais le lecteur ignore les critères de ce traitement, qui sont des secrets de fabrication. L'unité de texte qu'il actualise, en activant l'un des signes passeurs de la liste, peut avoir n'importe quel statut éditorial : ce peut être une « page » isolée, une page d'entrée d'une unité textuelle construite comme une brochure sur papier, un écran parmi d'autres au sein d'une unité plus

large. Le seul trait commun qui rassemble chacun de ces écrans affichés est qu'ils correspondent à une adresse logicielle définie (URL) et qu'ils contiennent, en plein texte ou en métatexte, la suite de caractères inscrite dans le champ de saisie initiale. C'est-à-dire que le traitement logiciel du texte et son découpage informatique prennent la main et effacent les dimensions éditoriales du texte.

La logique de la consultation et l'imaginaire de l'hypertexte poussent le lecteur à chercher de nouveau un signe passeur pour actualiser un autre fragment textuel, lui aussi singularisé par son adresse logicielle. Il peut, s'il est particulièrement actif et critique, chercher à identifier la nature de l'écran qu'il a sous les yeux, à le qualifier, à le rattacher à des entités (genre, énonciation, institution, ensemble rhétorique plus large). Ce faisant, il prend une décision que l'informatique ne lui impose pas, celle de textualiser réellement, en tant que lecteur, le message qu'il a sous les yeux. Mais il ne pourra procéder à cette qualification du texte que si des indications figurent sur l'écran, c'est-à-dire si le concepteur du site a pris soin de penser son texte comme capable d'indiquer une implication de communication à un lecteur arrivant aléatoirement sur tel ou tel fragment du message et de le faire, en quelque sorte, de l'intérieur, puisque la matérialité documentaire ne qualifie plus d'elle-même les objets.

Au fil de cet ensemble d'opérations complexes, le réseau offre un texte très paradoxal : un texte organisé en quelque sorte à l'inverse en production et en réception. En effet, toute la difficulté de l'acte de lecture provient de ce que le texte, complètement hétérogène du point de vue de sa production, présente une figure radicalement homogène en réception. En effet :

- la liberté du lien hypertextuel et l'oubli qu'il permet de tout cadre de communication favorise, en production, la multiplication d'implications de communication implicites et hétérogènes reliées entre elles par la logique de l'hypertexte ;
- du côté du lecteur, cette même liberté et ce même oubli suggèrent une approche du texte de réseau comme réservoir continu de formulations ponctuelles, sans identités distinctes ni frontières observables.

Sémiotique, herméneutique, politique

Je voudrais suggérer que cette fuite chimérique (aux deux sens du terme) du texte et, par-delà telle ou telle figure, des frontières du texte lui-même, n'est pas seulement un fait négatif, un manque de textualité. Car le réseau implique en permanence la catégorie du texte, en même temps qu'il la dissipe. C'est ce qui fait peut-être la dimension idéologique du texte de réseau (non seulement comme modèle, mais comme objet sémiotique effectif). Le fait que le texte soit devenu à la fois protéiforme et indécidable produit des effets particuliers, ce texte fonctionne très efficacement par l'absence même de sa définition. J'en donnerai seulement ici trois exemples, tiré d'études empiriques récentes²⁷.

²⁷ L'analyse des logiques de textualisation, de lecture et d'accès aux textes dans le cas d'auteurs littéraires plus ou moins consacrés (Romain Rolland et Raymond Queneau) telle qu'elle a été menée par Katell Briatte, Marie Després-Lonnet, Emmanuël Souchier et Yves Jeanneret dans le groupe « écrits et réseaux » (université Charles de Gaulle — Lille 3, ENST) et les études systématiques men-

Le premier est tiré de l'« affaire Sokal »²⁸, cette querelle au cours de laquelle un physicien américain a fait circuler dans le monde entier, par le biais du réseau internet, des extraits de divers auteurs dont il voulait ridiculiser la prétention philosophique, en stigmatisant des erreurs en physique. Ce procédé repose sur la mise en œuvre du « couper-coller » informatique, associé à la capacité de diffusion du réseau. Mais le plus intéressant, du point de vue du sujet qui nous intéresse ici, est que cette méthode a permis d'isoler certains fragments de texte des livres dans lesquels ils avaient été publiés, d'en proposer une lecture très particulière, strictement locale et soumise au principe de vérification. Si l'on prend un recul, du dispositif vers les logiques culturelles qu'il favorise et les pouvoirs d'autorité qu'il manifeste, on peut dire que le recours à l'informatique permet un glissement dans l'ordre du texte : à la place d'une lecture littéraire ou philosophique abordant les textes comme des œuvres²⁹, dotées d'autorité, de style, de plénitude, de transcendance sur leurs lecteurs, s'affirme une logique du bricolage de l'information, privilégiant un accès local, fragmentaire, manipulatoire aux signes, celui précisément que les informaticiens exercent sur les codes logiciels³⁰.

Sur un autre plan, l'analyse menée par Sarah Labelle du site gouvernemental consacré au programme d'action sur l'entrée de la France dans la « société de l'information », le « PAGSI » (www.internet.gouv.fr) met en évidence l'intérêt d'une évanescence de la forme texte pour la légitimation d'un nouveau discours idéologique³¹. En effet, dans la mesure où le syntagme « société de l'information » est un signifiant plastique, dont le reprise a essentiellement pour effet de présupposer l'existence d'une mutation sociétale, son inscription dans un site internet gouvernemental est la démonstration autoréférente de la nouvelle transparence informationnelle comme mode de gouvernement. Mais la plasticité de la catégorie du texte (à la fois reconduite depuis l'écrit imprimé comme leurre et dissipée par la logique des liens) crée un mode de légitimation nouveau pour ce projet : en effet, elle permet de faire apparaître une liste de rapports d'experts, à la fois comme texte pleins, autonomes, auctoriaux, et comme prolongement continu d'un programme politique opérant comme mise à disposition d'une information. La liste de ces rapports et le signe passeur « rapports » permettent ce double jeu du texte, à la fois exhibé dans sa plénitude et redistribué dans sa substance. Ainsi, mis à plat comme un ensemble homogène de « ressources informationnelle » les divers rapports sont coupés de leurs conditions de production et exhibés comme porteurs d'une autorité située.

ées par les étudiants de l'ENST sous la direction d'Annie Gentès et Anne Renaudin pourraient apporter une contribution à cette démonstration

²⁸ JEANNERET Yves (1998) *L'Affaire Sokal ou la querelle des impostures*. Paris : Presses Universitaires de France, collection Histoire, sciences, société.

²⁹ DUBUISSON Daniel (1997) « Contributions à une poétique de l'œuvre » — *Strumenti critici*, n° 85 (449-466) « Poétique et rhétorique des savoirs dans les sciences humaines ».

³⁰ AURAY Nicolas *Op. cit.* Cette observation, relative aux manipulations du texte, rejoint les remarques de Josiane Jouët sur le fait que la logique informatique diffuse dans les pratiques de communication en leur donnant une certaine forme (JOUËT Josiane (1993) « Pratiques de communication et figures de la médiation » — *Réseaux*, n° 60).

³¹ LABELLE Sarah (2000) *Société de l'information*, *que dis-tu ?*, mémoire de DEA, Université Charles de Gaulle — Lille 3, et (2001) « "La Société de l'information", une inscription à décrypter » — *Communication et Langages* n° 128.

Enfin, l'analyse menée par Valérie Jeanne-Perrier de sites de presse comme celui de *Télérama*³² montre bien comment le jeu des figures du texte précédemment décrites actualise mais pervertit profondément le « contrat de lecture » d'un titre de presse. En effet, si *Télérama* prolonge aisément son contrat de lecture critique de l'actualité culturelle en un mode de métatextualisation et de choix dans le *web*, la logique du lien lui impose d'offrir à ses lecteurs un basculement vers d'autres sites (parce que technologiquement un lien n'est pas une note de bas de page ou une notice de revue). Aussi la dimension critique du projet est-elle menacée par le fait qu'un lien ne peut désigner une critique ou un dénigrement et la volonté de créer un temps de réflexion est-elle compromise par la temporalité de la lecture sur le web, telle que la même thèse la décrit. Une philosophie spontanée du texte, inscrite dans les propriétés logicielles de l'hypertexte, risque de focaliser la progression rapide à travers les liens au détriment de la lecture de tout métatexte.

Ces trois exemples (illustrant respectivement une mise en pièce, une mise en abîme et une mise en court-circuit des limites du texte) n'autorisent évidemment aucune morale de la médiatisation et ne signifient pas que la pensée critique ou la lecture intelligence supposent la conservation des formes classiques du texte. Ils indiquent tout au plus – et c'est beaucoup – que la question des compétences du texte, en régime de déception, n'est pas seulement affaire d'habileté, mais aussi de vigilance.

Yves JEANNERET
Université Paris 4 – CELSA
Groupe de recherche interdisciplinaire
sur les processus d'information et de communication (GRIPIC)

Abstract : If we aim to identify the new forms of literacy that can be required by the computerized age of the medias, we have to analyze first what can be called today computerized text. in order to describe the new complexity of this object, and so to make some conjectures on the forms taken by the practices of writing and reading. This description, grounded on a pluridimensional concept of text, as a material and heterogeneous object involved in a communicational process, confirms the permanence of nodal questions, as well as it points out new forms of articulation between technical patterns, semiotic and editorial realities and mediations of use. Far from the ideological topos of free combination between informational atoms, the computerized text appears as a communicational construction, dealing with various semiotic modes, that requires more than ever from writers and readers a lucid examination of what makes the powers of text and textualization.

Key words : computerized medias, screen writing, text, techno-semiotics, communication involvement, literacy, network text.

³² *Op. cit.*